

A.-M. IM HOF-PIGUET

# Mon Centenaire du Collège

*NOTES ET IMPRESSIONS*

---

Tirage à part de la « Feuille d'Avis de la Vallée » Nos 39-40 septembre 1976

## Mon Centenaire du Collège

### NOTES ET IMPRESSIONS

par A.-M. IM HOF-PIGUET

Première impression : vendredi 10 septembre à 5 heures du soir. Le temps est atroce. Froid, masses de nuages noirs poussés par le vent de pluie. La Vallée se présente avec son charme classique. On me dit que Charly Rochat, président du Comité d'organisation est gonflé comme un ballon de fête : il porte son optimisme comme une cocarde à la boutonnière et défie les intempéries. Mais où est-il ? A la Poste ? Nenni ! A la cantine de Vers-chez-le-Maître, bien sûr.

C'est là que je trouve l'équipe des responsables prêts à tout, prêts comme les généraux avant la bataille, comme l'équipage du navire avant la tempête. Jacques Reymond, le président du village de L'Orient a mobilisé 43 collaborateurs (Chorale de L'Orient) pour préparer le banquet. Deux-cent vingt invités, hôtes d'honneur, conseillers, préfet, syndics, directeurs à divers titres, professeurs, bref, le ban et l'arrière ban des dignitaires du canton ont été convoqués et presque tous viendront : on ne boude plus La Vallée comme en 1876. Demain dès l'aube les cuisiniers seront de piquet. Jacky a l'œil bleu, vif et gai. Son petit chapeau est allègrement vissé sur sa tête. C'est un routinier de la multiplication des pains et du rassasiement des foules.

Charly Rochat s'entretient avec notre poète de circonstance qui n'en n'est pas à son coup d'essai. Jean-Claude Aubert a le physique de l'emploi : haute stature, cheveux blancs qui flottent au vent. Derrière ses lunettes à large monture, il observe toute chose avec perspicacité et malice et nous en donnera la preuve avec sa revue « Il faut qu'ça coll' ». Quant à Etienne Schaer, le directeur du Collège, il a le calme du Maître à bord après Dieu.

Toutes les expositions sont prêtes : travaux de concours, travaux d'élèves, vieilles photographies et anciens documents scolaires, films, expériences de physique, moyens audio-visuels. Le cher vieux collège rénové, décoré, pomponné attend son heure de gloire. La cantine elle aussi est toute joyeuse avec ses guirlandes, ses roses en papier et toutes les pancartes porteuses de surnoms. Le Combier est très inventif en la matière. Edouard Golay, responsable des décors de la Revue et de la décoration de la cantine m'avouera plus tard que la jolie rangée de sapelots authentiques derrière les vitres du fond n'ont pas de racines et ne sont là que depuis le matin : l'artiste n'a reculé devant aucun sacrifice.

Le directeur me passe la plaquette « 100e anniversaire du Collège du



Chenit », un chef-d'œuvre ! D'une part une chronologie du développement de notre Collège depuis sa fondation touchante et courageuse jusqu'à son épanouissement actuel, d'autre part des souvenirs de ceux qui y ont passé ou y sont encore. Ces souvenirs sont pleins de poésie, d'humour et même parfois de sérieux. Cette plaquette représente un travail considérable, elle rendra des services encore longtemps. Il fallait de l'acharnement pour la mener à bien et remuer « ces tas, ces tas de vieux papiers ». D'autant plus qu'ils étaient souvent bien cachés « jusque dans un carton à souliers de peinture normale » trouvé chez M. Paul Meylan, vétérinaire au Solliat et directeur du Collège de 1901 à 1918. C'était une famille soigneuse, je le sais. Comme petite fille j'y ai mangé des bricelets, eux aussi conservés depuis longtemps.

Sous la cantine, ces Messieurs qui ajoutent le dernier fini à des préparatifs prodigieux se réconfortent en compagnie de notre jovial boucher Roland Rochat, à coups de tommes, de pain frais et de vin blanc. Le Vin de Fête ! Elle s'annonce bien, la Fête. De la pluie, on s'en moque : il fera beau demain. Et le comble, c'est vrai !

Ces tommes, nous les retrouvons en fin de banquet, onctueuses et servies sur une rondelle de sapin. Quelle bonne idée !

Voilà ce que j'ai vécu, moi, en ce vendredi 10 septembre.

La fête si bien partie va continuer sur sa lancée. Le soir c'est la Revue dite satirique, mais gentille. Le public nombreux s'installe, joyeux et confiant. Sûr qu'il ne sera pas déçu, il rit d'avance. Aux premiers accords d'une musique qui électrise par son rythme, la salle vibre d'aise. C'est un pot pourri où chacun reconnaît des rengaines d'autrefois. Le cœur

est mis en condition. Et puis, c'est la révélation du Quatuor du Lieu. Quelle merveille ! Quatre voix sûres, fortes et belles, qui se lient, se nouent et se dénouent, se retrouvent, se séparent à nouveau. Des voix de musiciens dont la musique est l'élément naturel. Ce quatuor, un joyau de chez nous ! Allez le chercher ailleurs dans le canton ! Tout au long de la soirée, leurs chants nous accompagneront : ce seront les grands moments de la revue, sans vouloir en rien déprécier les autres artistes.

Le lendemain, dès 10 h., c'est le tour de l'exposition. Les vieux livres scolaires, les dessins minutieux, les ombres travaillées avec patience à l'estompe, les copies de plâtre anti-ques qui ont meublé tant de nos heures d'école, les cahiers d'écriture aux calligraphies parfaites, tout nous séduit. Les compositions sont pleines de réflexions hautement morales, les poésies suent un romantisme tragique, les sentences ne manquent pas « Mon enfant, aime celui qui t'enseigne et qui consacre sa vie à t'instruire ! ». Plus tard on découvre les compositions patriotiques de la génération de 14-18. Par deux fois, d'une belle écriture, sans faute d'orthographe ou presque, la vaillance de notre armée est décrite, les hauts faits d'armes de nos ancêtres sont mis en valeur. « Qu'est-ce que des soldats ? C'est l'organe vital, la force du pays... Nous savons bien que nos 24 000 soldats sont peu de chose en comparaison des formidables masses de l'ennemi, mais ils sont braves et cela suffit ».

N'avons-nous pas pensé la même chose en 1940 ?

Une seule note rassurante dans ces descriptions martiales : « Un comité de dames s'est formé et leur envoie des camisoles de laine, des



maillots, des écharpes, des cigares et du chocolat ».

D'une façon inattendue apparaît un petit garçon en chair et en os, bien vivant. Pressé à l'étroit dans un ancien banc, son sac d'école en bois posé derrière lui, il fait ses devoirs sur une ardoise d'époque. Il porte la culotte bouffante et le col marin, les galoches à semelles de bois. Image saisissante du temps qui passe. Où sont tous les autres petits garçons assis autrefois sur ce banc ?

Les photographies de la salle voisine, fort bien agrandies, elles aussi nous plongent dans ce mystère du temps qui s'écoule.

A midi, c'est le banquet, le grand brouhaha des cérémonies officielles et la joyeuse attente des plaisirs gastronomiques. Discours plus ou moins substantiels, chœurs des enfants, une mongolfière sur la poitrine, nombreux remerciements réciproques, création d'un prix, bouquets de fleurs à la doyenne, aux femmes patientes de maris trop souvent absents. L'Instrumentale du Brassus sous la baguette du Bi (devinette) et la Jurassienne sont là : sans elles, pas de vrai repas sous la cantine !

L'après-midi, la fête va continuer. Les familles complètes sont nombreuses, tout un chacun se promène, regarde les films et les diapositifs, les travaux d'élèves et les photographies. Les fils se renouent, les visages changés, vieillis, se décapent, on y retrouve des sourires, des yeux d'enfance. La grande réjouissance de la « revoyance » peut commencer. Quelles retrouvailles ! On se salue, on se reconnaît, on s'embrasse. Le bruit est terrible, on se crie des noms dans les oreilles, on demande « Que fais-tu ? Où habites-tu ? As-tu des enfants ? » Et pour finir, tout ça tourbillonne dans la tête : les Piguet, les Rochat, les

Meylan, les préfets, les professeurs, les syndics et les directeurs, les dates, les époques, les souvenirs. C'est un plongeon non sans risques dans les eaux mortes du passé. Comme dans un immense kaleïdoscope, les images changent, on se trouve brusquement dans un autre temps, dans un autre lieu. Ou mieux encore. Vous souvenez-vous de ces boîtes à biscuit en fer blanc recouvertes de papier-réclame collé ? Les couches étaient nombreuses, nous nous amusions à les arracher pour découvrir celles de dessous. Mais des lambeaux restaient toujours accrochés à chaque niveau. Curieuse stratigraphie de la mémoire, différente pour chacun de nous selon le jour de sa naissance. C'est pourquoi, chacun a vécu **son** collègue et **son** centenaire.

Pour moi, c'est d'abord la photographie de 1902. Y figurent Marguerite Meylan, aujourd'hui nonagénaire et mon père. Ces demoiselles sont de belles jeunes filles à la tenue droite, aux robes longues et gracieuses, les garçons sont encore des gamins. Marguerite fort jolie a l'œil perçant et vif, mon père assis sur la barrière, son air rêveur de grand imaginaire.

Puis arrivent les photos de nos classes, de notre temps de collège, de 1928 à 1932. Notre volée est toute petite, prise en sandwich entre deux classes mieux fournies qui nous remplissent d'envie parce qu'elles sont préférées. Nous sommes nés en 1916 au milieu d'une mobilisation ignorant encore la caisse de compensation.

Au collège, l'école commence très tôt. En hiver, la nuit est encore profonde quand nous quittons la maison. Le gel nous blanchit les cils. Par chance, j'habite en face de la laiterie du Sentier. Mon cousin et moi, nous pouvons nous installer sur le traîneau qui va chercher le lait Vers-chez-le-Maitre. Nous avons



chaud sous la grosse couverture, les lugeons glissent sur la route glacée, le falot à pétrole ballote au trot du cheval qui fume dans le froid. Nous arrivons au collège comme au port : le gros fourneau rond bourré de tourbe ronfle dans son coin, les ampoules sont allumées, il fait bon.

Nos maîtres : en quatrième, c'est Mlle Aimée Besuchet. Elle arrive à grandes enjambées, sa serviette bourrée de livres sur le côté, toujours en bataille avec l'heure dans ce pays d'horlogers et souvent transie dans ce pays de loups. Comme nous l'aimons, parce qu'elle n'est jamais ennuyeuse ! Elle est sévère, elle fait recopier sans pitié les rédactions une fois par faute. Pour trois oublis, une retenue ! Elle n'aime pas les saintes nitouches et fait la chasses aux clichés. D'un crayon rouge incisif, elle écrit dans la marge des compositions : « Banal, banal, banal ! » On ne peut cacher son ignorance sous un sourire aussi charmant soit-il. Elle ne croit pas que l'homme soit né bon, ni l'enfant non plus. Mais elle revient toute fraîche d'Angleterre, elle apporte le vent du large, elle parle vite, il faut faire attention. La mythologie grecque, c'est pour nous un monde fascinant et nouveau qu'elle nous présente comme si nous y étions. A la géographie, elle nous apporte une **vraie** grenade quand elle nous parle d'Espagne. A la couture (elle ne l'aime peut-être pas beaucoup plus que moi) elle nous lit « Trois hommes dans un bateau » de Jérôme K. Jérôme.

Et quelle actrice ! En 1923, la Chorale du Sentier joue « La Mégère apprivoisée ». Je suis une petite de sept ans. Par grande exception, j'ai droit à assister au spectacle. Plus jamais je n'ai oublié l'allure de Catho arpentant la salle à grands pas ou lançant d'un geste royal les éredons par dessus la galerie.

Nous redoutions ses remarques mordantes, mais l'opinion qu'elle avait de nous comptait à nos yeux.

Les autres, ceux qui nous attendent en troisième sont encore la vieille garde : Samuel Aubert, (ce sera sa dernière année), Paul Givel et Auguste Piguet.

Les leçons de morale du samedi sont attendues sans respect. Samuel Aubert est déjà dur d'oreille, il a encore son cordonnet à pompons, ses gros souliers et sa baguette. Il marche à grands pas dans la classe et nous démontre qu'on peut être bon citoyen, bon époux et bon père sans aller à l'église. Serait-on même un tantinet meilleur ? Mais il ne saurait faire de mal à nos jeunes âmes. Sa droiture, son honnêteté, son amour profond de la nature nous impressionnent. Il connaît le nom de toutes les fleurs, de toutes les plantes. Nous avons fait avec lui sa dernière grande course. La Grande Course ! Les volées qui nous avaient précédés en revenaient avec une extinction de voix et des histoires louches de cigarettes fumées en cachette. La veille du départ, on surveille les hirondelles autour de clocher de l'église : volent-elles haut ? Souliers à clous, chaussettes de laine, piolets et fruits secs ! Certaines mères sont aussi de la partie, quelques-unes avec des sacs trop pleins de boîtes de conserves non conformes. On prend le premier train en direction du Valais : Trient, Salvan, Salanche, col d'Emaney, col de Barberine, lac de Barberine, col de la Forclaz, retour sur Martigny, tout cela en trois jours, dix à douze heures de marche par étape. C'est du reste la grande astuce de Samuel Aubert : « Les éreinter pour qu'ils dorment ».

Paul Givel, lui aussi une personnalité que nous n'avons pas oubliée ! Il ouvrait d'autres portes, le monde de la beauté, de l'art, de la litté-



rature. Si les leçons de grammaire l'ennuyaient (il y avait si longtemps qu'il répétait la règle des participes) il s'animait aux leçons de poésie, quand nous apprenions par cœur de génération en génération les grands poèmes épiques de Vigny, de Musset, de Victor Hugo.

C'est ainsi que des volées successives de collégiens pouvaient psalmodier :

« Mil huit cent onze, au temps où  
[des peuples sans nombre  
Attendaient prosternés sous un  
[nuage sombre  
Que le ciel eut dit «oui ».

Et que d'autres pouvaient continuer sans hésiter :

« Sentaient trembler sous eux les  
[Etats centenaires  
Et regardaient le Louvre entouré de  
[tonnerre  
Comme un Mont Sinaï »

Il était passé maître en l'art du calembour, il nous expliquait l'onomatopée et le pléonasme. Il nous démontrait comment on peut jouer avec la langue. Un exemple :

Amundsen aime être au pôle  
L'ours blanc est maître au pôle  
Paris est métropole  
Virginie aimait trop Paul .

Mais les plus beaux moments où il devenait proprement merveilleux, c'est quand il nous lisait « Le malade imaginaire » ou « Cyrano de Bergerac » en remplissant seul tous les rôles : nous étions sous le charme.

Quant à Auguste Piguet, c'était aussi un professeur de poids aux plaisanteries bien rodées, que nous attendions au contour, avertis par les aînés. Nous n'étions jamais déçus. Il y avait « Suzanne a sucé sa sucette » à la première leçon d'anglais. « Le modèle en est cassé, bon, bon » quand on lisait l'histoire du Little Lord Fauntleroy aux incom-

parables vertus. Quand, poussé par un besoin pressant, l'un de nous levait la main « Sortons, sortons » disait-il. « Not kennt kein Gebot ! » A la leçon de géographie, le petit doigt gracieusement dressé, il dessinait à main levée les cantons et les pays que nous devions recopier dans nos cahiers. Il n'y en avait point comme lui pour faire enfler le trait bleu à l'embouchure d'un fleuve et pour rouler à la craie les chaînes de montagnes en deux couleurs. Nous savions nos flexions de verbes allemands. Toujours il simplifiait et faisait comprendre les grandes lignes. Quand il s'installait sur la table du premier banc, les mains appuyées l'une contre l'autre, les index pointés en avant, nous nous réjouissions : la leçon d'histoire ! Il en connaissait, des histoires depuis les moines pénitents qui avaient dû faire le tour du lac en chemise par 23 degrés sous zéro jusqu'à la guerre mondiale.

En 1929, Samuel Aubert prend sa retraite et c'est l'arrivée de Pierre Baud. Imaginez notre curiosité : un jeune professeur ! Il apporte la fantaisie, la poésie, la musique et aussi — il faut le dire — un enseignement en mathématiques qui fait constamment appel à la réflexion personnelle, loin des chemins battus. Si en arrivant au Gymnase ses élèves n'ont pas parcouru tous les chapitres prévus, ils ont appris chez lui à compter sur leur propre intelligence et à se débrouiller. N'est-ce pas la chose essentielle ?

C'est ainsi que mon premier collègue renaît dans ma mémoire : celui de mes douze à seize ans, en pleine crise, lorsque nos fins horlogers étaient condamnés à timbrer et à manier la pelle qui leur abîmait les mains.

Mais pour moi, il y a encore un second collègue : celui de 1940 à 1944. Le monde n'est certes pas plus joli.



C'est la Deuxième Guerre mondiale et les professeurs sont souvent mobilisés, ce qui me vaut différents remplacements. Suzanne Aubert, P. Läng, P. Baud, P. Secrétan sont l'équipe des professeurs en place.

A l'exposition du centenaire, je découvre toute émue le texte d'une production fabriquée avec la classe de 2e en 1944. Et les souvenirs remontent en masse. Bien sûr, il y a des trous, des noms qui ne disent plus rien et c'est triste. Mais d'autres sont incrustés dans la mémoire. Si le texte, la photographie et le visage actuel viennent à mon secours, je m'y retrouve et c'est une douce satisfaction. Seulement voilà l'ennui avec les filles : elle ont toutes ou presque toutes changé de nom, elles sont vaillantes mères de famille ou déjà coquettes grand-mères. Mais pour moi, elles ne sauraient perdre leur identité première. Serais-je déjà contaminée par le nouveau droit familial ? Pour éviter les conflits, je m'en tiens aux pré noms qui évoquent des visages : Poupette, Jacqueline, Josette, Dickette, Anne-Marie, une autre Jacqueline, Nelly, José, Marilou, Anne-Lise, Criolette, Yamilé, Lucette, Cécile, Marguerite, encore une Jacqueline, Marie-Claire, Michèle, Arlette, etc.

Pendant mon remplacement, j'ai l'honneur en première d'enseigner l'instruction civique à ceux qui occupent aujourd'hui des postes importants dans la vie publique, ce qui me remplit d'un orgueil tardif et discret. Quelles belles discussions vives et nourries nous avons ! Ainsi dit la chanson retrouvée :

« Pierre, je le parie,  
Vaut tous les professeurs  
Par sa philosophie  
D'éternel ergoteur ».

Ce qui lui est certainement utile aujourd'hui.

Ces messieurs de première actuellement si respectables ne s'étaient du reste pas gênés pour installer au pied du pupitre le squelette, cigare au bec, dans l'espoir que j'allais m'évanouir.

La seconde m'a fait bien souffrir. Il faut dire que ces deux après-midi du mardi et du jeudi étaient mortellement ennuyeux. La géographie de la Suisse ne m'inspirait pas, mais pas du tout et le trio de coquins qui avaient apporté un chat dans la classe avaient raison de rompre la monotonie de ces leçons interminables. Le malheur voulut que le chat s'échappât à travers les jambes du directeur Borel qui faisait une vистe bien intempestive.

Je ne les nommerai pas, ces malicieux compagnons. Le centenaire fut l'occasion d'une absolution publique et d'une touchante réconciliation. Du reste, l'un d'eux est bien puni, puisque le voilà à la tête de la commission scolaire.

Le centenaire me met en présence de mon troisième collègue, celui d'aujourd'hui. C'est bien sûr un tout autre collègue. Une certaine bonhomie a quitté les lieux. L'image de la rampe de lancement à la fin du discours de M. Etienne Schaer en dit long sur les nouvelles ambitions du collègue, ambitions qui du reste se réalisent. L'équipement moderne est magnifique, l'ancienne salle de gymnastique transformée en aula une réussite. Il est fort bien que ces années de haute conjoncture hélas ! passées aient permis d'attribuer de fortes sommes à l'amélioration technique et à l'embellissement du collège. Le nombre de certificats obtenus a augmenté. L'élan des jeunes vers les études et les professions libérales s'est affirmé. De notre temps, c'était toute une aventure de rejoindre les gymnases classiques. Les hiérarchies et les spécialisations

se sont marquées. Je n'en veux qu'une preuve : la salle des maîtres ! Autrefois c'était une seule pièce avec une longue table commune tachée d'encre, des armoires vitrées allant jusqu'au plafond, où trônaient le « Littré » et un oiseau empaillé. Aujourd'hui, deux chambres ravissantes, du meilleur goût, d'un côté le bureau du directeur et de l'autre, les maîtres. Il fallait bien se mettre au pas, suivre le rythme de ce siècle enragé qui nous a bombardés de découvertes, qui nous a fait passer des jupons 1900 par Freud au bikini. Dans le domaine de l'école, radio, audiovisuel, cinéma, importance prise par le sport, de tout cela il faut en tenir compte. Notre collège, grâce à la présence d'un directeur resté fidèle pendant plus de 25 ans a su relever ce défi.

Même si l'exode des cerveaux peut préoccuper, je crois qu'il est utile que des Combiens s'ouvrent au monde d'aujourd'hui, accèdent à des charges importantes dans le canton et en Suisse à condition qu'ils n'oublient pas leur petite patrie. Dans le domaine technique et scientifique, si nous voulions ramener de jeunes ingénieurs, physiciens, chimistes et biologistes à La Vallée, il faudrait leur offrir une base ma-

térielle d'existence en créant un centre de recherches axé sur les réalisations pratiques — ce qui permettrait peut-être aussi de diversifier notre industrie trop axée uniquement sur l'horlogerie. Cette proposition paraît fort utopique en cette période de récession. Mais Alexandre Bourgeois et ses amis ne paraissent-ils pas aussi loin de la réalité en créant leur petit collège à treize élèves ?

La fête a toujours double visage, gai et triste à la fois. Il ne faut pas oublier que derrière toutes les réussites, le développement vers demain, il y a tout de même les souffrances, les amertumes de certains, les absents, les disparus, ceux qui ne sont pas venus parce qu'ils se croient victimes d'une injustice, parce que la vie n'a pas répondu à leur espérance.

Mais je ne voudrais pas terminer sur une note mélancolique. Sur la boîte de fer blanc du Collège, on vient en ce centenaire de recoller un beau papier tout neuf. C'était une riche, une joyeuse fête, qui vaut un grand merci à tous les organisateurs.

A.-M. Im Hof-Piguet.